



ARCHIVES STEPH SIMON / GALERIE DOWNTOWN FRANÇOIS LAFFANOUR

La galerie Steph Simon, première vitrine de l'œuvre de Jean Prouvé et de Charlotte Perriand

Par Pascale Nivelles

Publié le 22 octobre 2022 à 05h00 · Mis à jour le 22 octobre 2022 à 05h00

🕒 Lecture 14 min.

RÉCIT | Au cœur de Saint-Germain-des-Prés, cette boutique a marqué l'histoire du design en France. Ouverte en 1956, elle a contribué à populariser ce mobilier épuré de bois et de métal qui devait révolutionner les arts décoratifs. Le galeriste François Laffanour lui consacre une rétrospective jusqu'au 19 novembre.

C'était l'adresse déco des années 1950 et 1960 à Paris. Pas la banale boutique d'une marque de meubles, comme il en poussera bientôt dans le quartier. Mais une vraie galerie, portant le nom de son propriétaire, Steph Simon, le premier de sa profession à se spécialiser dans le mobilier contemporain. Face au clocher de Saint-Germain-des-Prés, c'était un loft, un concept store avant l'heure, où s'exposait le design, un autre anglicisme qui n'était pas encore utilisé. Pas plus, donc, que le mot « designer ».

Et pourtant, deux créateurs parmi les plus grands du siècle ont œuvré dans la galerie. La façade en pavés de verre était de Jean Prouvé, et l'aménagement intérieur signé Charlotte Perriand, la directrice artistique. Des tabourets de vacher posés en groupe sur un tapis de laine écrue, une branche de cerisier dans un cylindre coloré, le couvert dressé à même une table en bois massif, des galets posés sur un banc de sable, on se sentait chez soi, galerie Steph Simon. L'inverse des boutiques d'alors, aux meubles de style figés sous les vernis patinés, sans aucune mise en scène.



Une lampe Akari d'Isamu Noguchi dans la vitrine de la galerie Steph Simon, dans les années 1960.
JEAN BIAUGEAUD / COURTESY GALERIE DOWNTOWN FRANCOIS LAFFANOUR / ADAGP, PARIS, 2022

On en repartait avec des pièces inédites des créateurs du moment, une applique araignée de Serge Mouille, une céramique de Georges Jouve ou une lampe en papier Isamu Noguchi. Et surtout, l'irrésistible envie de liquider son salon Art Déco reçu en cadeau de mariage, pour commencer une vie nouvelle, moderne et intello, comme si on s'installait dans la Villa Malaparte filmée par Jean-Luc Godard dans *Le Mépris*.

Des pièces aujourd'hui prisées

Bois massif, grès coloré, verre, métal, tissages. Tous les six mois, Charlotte Perriand inventait des décors qui ont traversé le temps. Ses meubles, comme la plupart de ceux présentés chez Steph Simon, sont devenus des pièces de musée collectionnées comme des œuvres d'art sur toute la planète. Pharrell Williams ou Brad Pitt seraient fans de ses petits trépieds, introuvables à moins de 5 000 euros. En 2014, une table en métal conçue par Prouvé pour la cité universitaire d'Antony, près de Paris, a été adjugée 1 241 000 euros par la maison de vente Artcurial.

« Sa galerie a joué un rôle très important pour toute une génération d'architectes et de designers et a permis à Charlotte, Prouvé, Noguchi, Sori Yanagi, Serge Mouille et bien d'autres d'exposer leurs créations pendant quinze ans. » Jacques Barsac, biographe de Charlotte Perriand

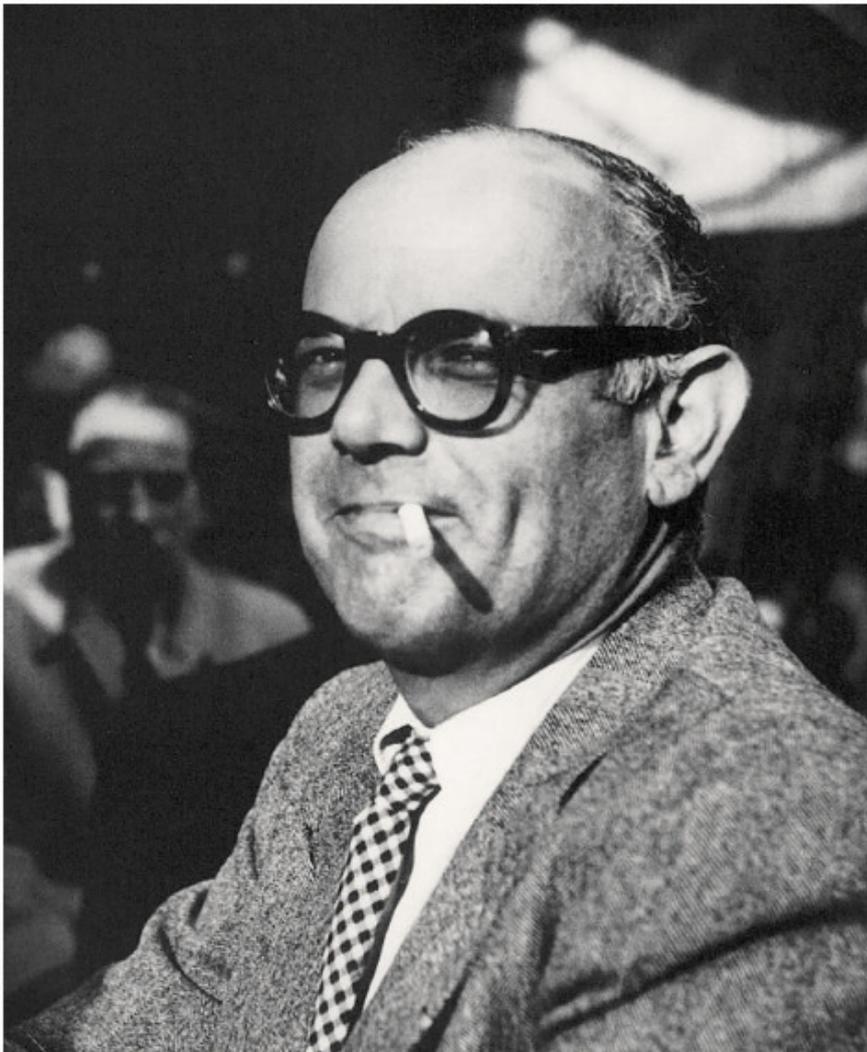
Le plus hors de prix aujourd'hui reste sa maison préfabriquée des *Jours meilleurs*, imaginée en 1954 à la demande de la Fondation Abbé Pierre pour venir en aide aux sans-abri. Cinquante mètres carrés en bois et en métal, deux chambres, un salon et une cuisine ouverte, elle était montable en sept heures. L'humaniste Jean Prouvé était loin d'imaginer une telle destinée pour ses prototypes, ni que les plus chics galeries se les arracheraient un jour. La créatrice de mode Miuccia Prada et l'artiste Richard Prince, notamment, posséderaient une de ses maisons préfabriquées. Tous auraient adoré traîner

chez Steph Simon à la fin des années 1950.

« Aujourd'hui, les gens achètent des fortunes des chaises ou des tabourets Prouvé et Perriand qui ont été produits en beaucoup d'exemplaires, souvent pour des équipements collectifs, car ils représentent le XX^e siècle dans sa dimension sociale et philosophique. Ce sont les témoins d'une époque porteuse d'humanisme », explique le galeriste parisien François Laffanour, qui en propose dans sa galerie Downtown, dans le 6^e arrondissement parisien, où il présente jusqu'au 19 novembre une rétrospective sur la galerie de Steph Simon, son prédécesseur et modèle. « Perriand et Prouvé ont tout inventé et Steph Simon leur a offert une vitrine magnifique », ajoute cet historien de formation, passionné par le mobilier d'architectes.

Une aventure à l'avant-garde

Steph Simon, ce nom ne dit rien à personne. Sauf aux gens du secteur qui vénèrent aujourd'hui son flair. Dans les beaux livres et les grandes expositions consacrées aux designers des années 1950, une place est accordée au visionnaire, mort en 1982. En octobre 2019, il a eu son quart d'heure de célébrité posthume à la Fondation Louis Vuitton, lors de l'exposition à succès « Le Monde nouveau de Charlotte Perriand », dans laquelle il était mentionné. Pour ne citer qu'elles, les galeries parisiennes de François Laffanour et Philippe Jousse, sa voisine, font la course pour retrouver les pièces exposées chez Steph Simon il y a plus de soixante ans. En 2012, Patrick Seguin a reconstitué la fameuse maison des *Jours meilleurs* dans sa galerie.



Steph Simon (photo non datée). COLLECTION DE LA FAMILLE DE STEPH SIMON / COURTESY GALERIE DOWNTOWN FRANCOIS LAFFANOUR

Pour ces galeristes et les nombreux designers qui continuent de s'inspirer du style qu'il aimait, Steph Simon est un mythe. « *Sa galerie a joué un rôle très important pour toute une génération d'architectes et de designers, estime aujourd'hui Jacques Barsac, biographe et gendre de Charlotte Perriand, et a permis à Charlotte, Prouvé, Noguchi, Sori Yanagi, Serge Mouille et bien d'autres d'exposer leurs créations pendant quinze ans, ce qui n'est pas rien.* »

Le style de Perriand et Prouvé est aujourd'hui un classique absolu, édité sans cesse par les marques qui en détiennent les droits. Jean Prouvé ou Isamu Noguchi chez Vitra, Charlotte Perriand chez Cassina. Il est copié par nombre d'autres enseignes. Mais, au début des années 1950, le mobilier épuré qui plaît à Steph Simon n'intéresse qu'une clientèle fortunée et élitiste. Peu d'audacieux osent remplacer leur lustre en cristal par une boule en papier japonais hors de prix ou leur tapis persan par une peau de vache, et encore moins casser le mur des cuisines où officient encore des bonnes à plein temps. Les classes aisées préfèrent chiner au Salon des antiquaires, et les ménages populaires achètent pour la vie des copies Louis XV chez les artisans du faubourg Saint-Antoine. Avant la galerie Steph Simon, seuls quelques artistes ont franchi le pas et rompu avec ce conformisme, suivis par des médecins et avocats du 6^e arrondissement. Ils font leurs achats sur la rive gauche, dans la galerie M.A.I. (1937-1951), qui diffuse au compte-gouttes des pièces de Harry Bertoia, Marcel Breuer ou Alvar Aalto et des prototypes de Pierre Guariche ou Charlotte Perriand. Tout cela reste très confidentiel, il manque un lieu d'envergure et des gens pour porter la tendance.

Lire aussi |  [Ces précurseurs qui ont fait flamber le design des fifties](#)

Mais, surtout, ce mobilier n'est pas industriel. Il est produit de manière artisanale, le plus souvent à la demande et toujours en très peu d'exemplaires. Les créateurs de mobilier, même les plus emblématiques du XX^e siècle, vivent un moment de flottement. Comme les meubles de Charlotte Perriand aux noms poétiques, *Forme libre* ou *Nuage*, porteurs de rêve et d'humanité. Il manque un entrepreneur, surtout. C'est l'attente des créateurs comme Perriand et Prouvé, dont l'ambition n'est pas d'aménager les salons bourgeois. Ils veulent changer la vie de leurs contemporains. Que chaque Français ait accès à un design de qualité, chez lui. à l'école. à l'université. au bureau ou à l'usine.



Intérieur de la galerie Steph Simon, en 1956. La galerie était située au 145, boulevard Saint-Germain, à Paris, sur la place Jacques-Cœur. ARCHIVES STEPH SIMON / G&I FRIF DOWNTOWN FRANCOIS

Editer des meubles, concevoir des espaces privés ou collectifs, diffuser pour le plus grand nombre, c'est justement le but de Steph Simon. Ancien ingénieur des Arts et métiers, il a travaillé pour la firme Frigidaire, puis pour une société de construction industrielle avant de devenir agent commercial de L'Aluminium français, fédération qui regroupe tout le secteur produisant le métal en question. Dès 1949, il a misé sur Jean Prouvé et présenté ses meubles dans sa propre structure, une fausse galerie logée dans un immeuble sur les Champs-Élysées. Il s'y ennue. Son biotope, c'est la rive gauche, le Paris mythique des années d'après-guerre.

Locataire d'un appartement rue de Tournon près du Luxembourg, il est de toutes les fêtes germanopratives, Juliette Gréco, Jacques Prévert, Simone Signoret ou le sculpteur César sont ses amis. Au café de Flore, on le surnomme « *le Bourru* », du nom de son bateau, amarré à Saint-Tropez. Une photo d'époque le montre tel qu'il était en toutes circonstances, chemise en bataille, une Gauloise sans filtre calée dans son sourire. Derrière ses lunettes en écaille, il a l'œil qui frise. Bon vivant, mondain, toujours de bonne humeur, c'est aussi un homme d'affaires ambitieux. A 50 ans passés, l'âge de Prouvé et Perriand, il invente son futur métier, éditeur de mobilier, et rêve d'ouvrir une agence de décoration intérieure, comme on ne dit pas encore.

A la rescousse de Jean Prouvé

Ne manque que l'argent. Le destin s'en mêle bientôt, comme dans un film néoréaliste. Le 24 décembre 1953, jour de paie au siège de L'Aluminium français, avenue Marceau (Paris 8^e), des voleurs fondent sur la caisse. Steph Simon s'interpose vaillamment. Il prend une balle dans la jambe et les bandits s'enfuient sans butin. Un héros est né et aussi un homme riche, grâce à l'importante indemnité des assurances, qui va prendre le large. Steph Simon rachète les murs d'une boutique d'antiquités et de tapisserie, Au bon vieux temps, 145, boulevard Saint-Germain. Signe du destin, c'est là que Charlotte Perriand faisait fabriquer ses fauteuils en paille avant la guerre.



Les célèbres chaises Standard de Jean Prouvé, datant des années 1950. MARIE CLERIN / COURTESY GALERIE DOWNTOWN FRANCOIS LAFFANOUR / ADAGP, PARIS, 2022

Steph Simon convainc sans mal son ami Jean Prouvé, qui traverse une mauvaise passe, de l'accompagner dans son aventure. En 1952, à la suite de désaccords avec ses actionnaires, l'architecte a « *fait une croix* » sur les ateliers de Maxéville, l'usine vertueuse qu'il a montée dans la banlieue de Nancy. C'est là qu'il a conçu ses prototypes les plus connus, sa cabane démontable, ses Maisons tropicales, structure métallique adaptée au climat de Brazzaville, ou les fameuses chaises en contreplaqué et métal Standard. Déprimé, il tente de monter une nouvelle société et construit de ses mains une petite maison sur les hauteurs de Nancy. Parfois, à l'occasion des appels d'offres, il croise Charlotte Perriand. La dernière fois qu'ils ont collaboré, c'était en 1952, sur les projets de la Maison de la Tunisie et de la Maison du Mexique, à la Cité universitaire internationale de Paris. Un certain Steph Simon avait joué les intermédiaires sur les chantiers.

« Ne jamais oublier que la destination d'un lieu, d'un objet, est d'être humaine. » Charlotte Perriand

Prouvé et Perriand ne sont pas des amis intimes, mais ils marchent dans la même direction depuis longtemps. En 1929, avec Pierre Jeanneret, Le Corbusier et Robert Mallet-Stevens, ils ont fondé l'UAM, l'Union des artistes modernes. Ce mouvement militant pour un art

moderne social, opposé à toute différenciation entre artisans et artistes, sera rejoint par les grands noms de la modernité française du XX^e siècle, Eileen Gray, Pierre Guariche ou Mathieu Mategot. Mais l'UAM, qui fermera en 1958, est déjà presque moribonde.

Quand Simon lui présente sa future galerie de Saint-Germain-des-Prés, offrant de racheter une grande partie des meubles fabriqués aux ateliers de Maxéville ainsi que des brevets pour ses structures industrielles, Prouvé, père de famille nombreuse, n'a pas d'autre choix. « *Je vais donc m'acharner à recommencer* », écrit-il à un ami ⁽¹⁾, après avoir signé avec Simon un contrat d'exclusivité pour ses futurs meubles. Il se lance dans le projet de la galerie avec l'architecte Paul Herbé, imaginant une vitrine en pavés de verre soutenue par une structure en métal. Steph Simon rêve déjà de trois noms gravés à égalité. Le sien, Prouvé... il ne manque plus que « *Charlotte* ».

Charlotte Perriand sur la réserve

Perriand traverse elle aussi un moment compliqué, désespérant de diffuser à grande échelle « *l'art d'habiter* » cher à son cœur depuis toujours. Entrée chez Le Corbusier et Jeanneret en 1927, compagne de route du Parti communiste, elle reste habitée par les idéaux de démocratisation de ses jeunes années. Au sein de l'agence de ses deux patrons, elle a signé sa célèbre chaise longue et quantité de pièces de mobilier avant-gardiste, conçu des cités entières et un futur radieux. En compagnie de son ami Fernand Léger, elle a tiré des plans sur la comète du Front populaire, répétant sans cesse : « *Ne jamais oublier que la destination d'un lieu, d'un objet, est d'être humaine.* » Du Japon, où elle a passé plusieurs années pendant la guerre, elle a rapporté le goût du minimalisme, du mobilier démontable et une passion pour les sculptures lumineuses du Nippo-Américain Noguchi, qu'elle voudrait diffuser en France. En 1946, elle a déposé un brevet d'invention pour un tiroir en tôle « *pour équipement de meubles de toutes sortes* », précurseur des étagères modulables qui la rendront célèbre.



Des lampes Noguchi dans la galerie Steph Simon en 1965, dont Charlotte Perriand était chargée de la scénographie. JEAN BIAUGEAUD / COURTESY GALERIE DOWNTOWN FRANCOIS LAFFANOUR / ADAGP, PARIS, 2022

Au début des années 1950, celle qui vit entre Paris, le Japon et le Brésil voudrait commercialiser à grande échelle les bibliothèques en contreplaqué à plots métalliques conçues pour la Cité universitaire internationale. Sans structure derrière elle, elle se retrouve à vendre ses créations à de riches collectionneurs, mais n'abandonne pas ses recherches. Crémaillères, portes à glissières, plots, tiroirs, casiers, étagères... Toute « *cette quincaillerie* », comme elle dit, peut s'emboîter pour créer des formes originales à l'infini. Ses cartons débordent de projets inaboutis, faute d'industriels convaincus. Dans la France prospère de la reconstruction, la modernité s'exprime dans les aéroports, les usines et les labos pharmaceutiques, mais n'a pas encore touché les intérieurs.

Steph Simon déploie tous ses charmes pour embarquer Perriand dans son aventure. « *Il proposait une synthèse des arts, promettait de décroiser les arts décoratifs et les arts, une vieille idée de la révolution russe*, raconte François Laffanour. *Cela ne pouvait que lui plaire.* » Mais Charlotte Perriand, fidèle à son caractère bien trempé, se méfie des marchands et de l'entre-soi de la rive gauche. Et, surtout, elle refuse de se lier à un patron. Quand elle finit par toper avec Steph Simon, son engagement est provisoire et bourré de réserves. « *Je considère cette période du 1^{er} octobre 1954 au 1^{er} octobre 1955 comme de transition (...). Je veux repartir comme un sou neuf* », écrit-elle ⁽¹⁾. Simon, lui, veut un contrat de longue durée et capter ses créations plus anciennes.

Grande fête et premières défaites

Les auteurs de meubles, promet Steph Simon, seront considérés comme de grands peintres ou sculpteurs, exposés avec le même respect. Dans une lettre, il fait miroiter le projet « *de situer les styles de Le Corbusier, Prouvé ou Perriand dans le raffinement d'Hermès...* » Comprendre : les ateliers de production seront choisis avec précision. On produira à grande échelle avec la même qualité qu'en tout petit nombre. Comparer une créatrice aux ambitions populaires avec une marque de luxe, Perriand accuse le coup et ne répond pas. « *J'ai toujours pensé que vous participeriez dans une sympathique mesure à la réalisation de ce magasin appelé aux brillantes destinées d'un haut et saint lieu, écrin de vos créations et de celles de Jean Prouvé* », la relance Steph Simon, trois mois plus tard. Elle ne bronche pas, mais écrit à son ami Jeanneret, parti en Inde : « *Paris est une bien terrible jungle... C'est la mort mon vieux, par un terrible égoïsme et médiocrité.* »

Au bout d'un an de silence, la veille du renouvellement du contrat provisoire, Steph Simon, terrorisé que son projet ne tombe à l'eau sans Perriand et son aura internationale, insiste : « *De grâce, donnez de vos nouvelles...* » Elle finit par signer, après avoir négocié chaque ligne du contrat. Contre salaire et royalties, elle s'engage à assurer la direction artistique de la galerie et à fournir dix modèles par an. Dans la liste, figurent les tables, tabourets, la chaise, et le divan de la ligne Tokyo, des bahuts à plots, des façades de placard... Le trio peut s'étaler sur la façade de verre, en lettres noires : « *Créations Charlotte Perriand - Jean Prouvé. Éditions Steph Simon.* »

« A la vérité, il ne se vend plus sous votre nom que quelques lits, les bureaux étant, hélas, dépassés par la mode des Knoll [l'apparition des meubles en plastique] et similaires. » Steph Simon à Jean Prouvé

Le 16 mars 1956, l'inauguration est l'occasion d'une grande fête. Le Paris qui compte, architectes, artistes, mannequins, est au rendez-vous, serré entre les murs bruts peints en noir et blanc... Une ambiance digne d'une galerie d'art. L'avenir est prometteur. Mais dès septembre, les caisses sont vides. Les commandes, surtout le volet industriel confié à Prouvé, tardent à venir et les coûts de la fabrication artisanale découragent la clientèle. « *Il n'arrivait pas*

à vendre suffisamment et elle ne gagnait pas sa vie avec lui », explique Pernelle Perriand, qui venait à la galerie donner des coups de main à sa mère pour les expositions. « *L'année où elle a amené Noguchi, on a créé une merveilleuse installation de Noël avec ses lampes* », se souvient-elle. « *J'étais responsable des vitrines insolites et transparentes*, écrit Charlotte Perriand dans ses Mémoires, *si transparentes qu'un jour un passant s'enfonça la pipe dans le gosier.* »

La vitrine est belle mais l'envers du décor moins rutilant. Il y a du tangage entre les associés. « *Ils se sont beaucoup engueulés, et rabibochés* », raconte Jacques Barsac. Perriand, occupée par d'autres chantiers, renouvelle les scénographies deux ou trois fois par an, moins souvent que Steph Simon ne le souhaiterait. De son côté, il peine à la payer comme il l'a promis. Pour la retenir, il lui propose une assistante et envisage un nouvel emprunt qui n'arrange pas ses finances. La galerie ne désemplit pas. Mais si les visiteurs sont nombreux et enthousiastes, peu d'entre eux passent à la caisse. Le rêve d'une production à grande échelle est bien loin. La presse, toujours encourageante, n'est pas dupe. « *Une folie*, lit-on dans la revue *Arts ménagers*, un an et demi après l'ouverture. *Reste à savoir si cette boutique-test est viable et si elle trouvera, au cœur d'un Paris traditionaliste, une audience sûre et sérieuse.* »

Un boom créatif longtemps confidentiel

En 1960, Steph Simon est obligé de reconnaître son échec. Il n'a ni les moyens ni la capacité de sortir commercialement de Saint-Germain-des-Prés. C'est la faillite. Sans Perriand et Prouvé, qui sauvent les meubles de justesse auprès des créanciers, il aurait mis la clé sous la porte. Au 145, boulevard Saint-Germain, la fête continue, chaque vernissage est un happening mondain, mais l'enthousiasme n'y est plus. Charlotte Perriand se languit et s'éloigne. A cette époque, c'est pour la galerie, pourtant, qu'elle conçoit ses plus belles réalisations, entre autres les bibliothèques *Nuage* variables à l'infini, considérées aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre. Chaque table, chaque bahut ou bureau s'accompagne d'un prospectus détaillé, destiné à la production en série. Mais celle-ci ne vient pas. En quinze ans, Steph Simon parviendra à écouler moins de 300 étagères, soit moins de deux par mois. Charlotte Perriand doit continuer à faire travailler des artisans à la commande.

Sont lancés des projets avec de grandes entreprises, des bureaux pour Olivetti, une cafétéria pour les laboratoires pharmaceutiques Sandoz, ou encore une quantité de meubles pour la Miferma, qui exploite des mines de fer en Mauritanie. Ce dernier chantier sauvera la galerie Steph Simon d'une énième faillite. En 1966, celui-ci tire un bilan morose dans une lettre à Charlotte Perriand : *« Toutes les affaires dites "de gros" nous deviennent inaccessibles et s'il y a une grosse amélioration des ventes des Noguchi, petits meubles et bibelots, il y a une forte régression sur les meubles. »*



Vases Cylindre de Georges Jouve, années 1950. MARIE CLERIN / COURTESY GALERIE DOWNTOWN
FRANCOIS LAFFANOUR

Trois ans plus tard, c'est à Jean Prouvé qu'il s'adresse : « *A la vérité, il ne se vend plus sous votre nom que quelques lits, les bureaux étant, hélas, dépassés par la mode des Knoll [l'apparition des meubles en plastique] et similaires.* » En 1970, il abandonne la fabrication des éléments de meubles et bibliothèques de Charlotte Perriand, mais reste sous contrat avec elle pour les tables, petits tabourets, banquettes et appliques pivotantes. Quatre ans plus tard, à 75 ans, au bout du rouleau, malade, Steph Simon se résout à vendre les murs de sa galerie. La façade en verre de Jean Prouvé est démontée, remplacée par l'enseigne de la Société générale.

« *La galerie Steph Simon n'a eu aucun succès commercial, mais c'était un phare* », ajoute Jacques Barsac. Une lumière que certains ont suivie, conscients que le galeriste du boulevard Saint-Germain savait repérer les talents. Quand François Laffanour a débuté, en 1980, « *les gens se débarrassaient du mobilier Perriand* », raconte-t-il, « *ils trouvaient les meubles lourds et rustiques* ». Ce style est longtemps resté confidentiel. « *La Biennale des antiquaires ne voulait pas nous inviter. Une année, on a exposé sur un monte-charge et on a été le clou du salon !* », poursuit le galeriste. Au début des années 2000, quand le succès planétaire du mobilier d'architecte s'est précisé, il a racheté la totalité des archives et des invendus de la galerie Steph Simon.

Lire aussi |  [Quel design pour demain ? : « Le design a le pouvoir de prolonger notre existence sur terre »](#)

Depuis, il explore la correspondance de Charlotte Perriand avec son « éditeur », et les moindres détails fournis par Jean Prouvé sur la fabrication de son bureau Présidence, présenté dans sa galerie. Décor dépouillé, chaises Perriand, lampes Noguchi, il n'y a dans cet espace épuré que des pièces d'époque, dont beaucoup sont passées entre les mains de Steph Simon. Toutes sont des trésors, des pièces de collection. Elles ont fait la fortune de nombre de marchands, sauf de Steph Simon lui-même. Cinquante ans plus tard, ce n'est pas un petit bateau *Bourru* qu'il posséderait dans le port de Saint-Tropez, mais un yacht de luxe.